HÉRISSON Robert (1880-1973). Compagnon du Père de Foucauld et d'Alexandre Yersin.

Robert Hérisson est né en 1880 à Mazères en Ariège.
Après être passé par Belfort et Maubeuge, il fut affecté en juillet 1908 dans l'Oranais, faisant campagne chez les Beni Snassen et, en février 1909, à la compagnie du Tidikelt. C'est en compagnie de Laperrine et du lieutenant Halphen qu'il fit le trajet de Ouargla à In-Salah, en plein cœur du Sahara, où il se mit sous les ordres du capitaine Nieger.
En raison des troubles dans l'Ajjer, Nieger partit en avril pour Fort-Polignac (aujourd'hui Illizi au sud-est de l'Algérie), emmenant avec lui le « méhariste novice et apprenti topographe » qui put assister au défilé d'Essendiléne et à la prise de Djanet.
Hérisson fut affecté en Ahaggar par Laperrine, l'invitant dans une note personnelle à se mettre en rapport avec le Père de Foucauld, lequel lui donnerait les instructions sur les campements touareg à visiter et sur l'opportunité des tournées médicales. En revenant vers l'Ahaggar, malgré l'acide citrique, il ne put enrayer les atteintes de scorbut dont les hommes furent victimes, et dont l'un d'eux mourut en route, attaché à sa selle. Lui-même souffrit d'une « congestion du foie avec dilatation d'estomac », dont les symptômes semblaient ceux d'une hépatite, et qui guérit avec du calomel (un purgatif) et une diète hydrique sucrée. Quand il parvint à Fort-Motylinski, dans le Hoggar, la nouvelle de sa mort l'y avait précédé : « *et toubib grib imout* » (le médecin est presque mort), avait-on rapporté. De son séjour, il ramena suffisamment d'anecdotes pour écrire "*Avec le Père de Foucauld et le général Laperrine*", paru en 1937, ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société de géographie.
Robert Hérisson était un médecin atypique, culturiste et violoncelliste. Ses exercices de saut à pieds joints ou de marche en équilibre sur les mains étonnaient beaucoup les Touaregs qui n'en comprenaient pas l'intérêt, tout en étant persuadés qu'il pourrait tout aussi facilement tenir à l'horizontale sur un rocher.
Avec son violoncelle, amené à dos de chameau, il réussit à apprivoiser les femmes, dont la célèbre poétesse Dâssin et sa suite, qu'il vaccina contre la variole en échange d'une aubade. Ces femmes le surnommèrent « *bou amzad* », le père des violons.
Hérisson a rapporté que le Père de Foucauld, n'ayant pas envisagé l'impact du violoncelle sur les Touareg, lui avait indiqué comment se comporter avec eux : « ne pas être l'aide-major, ni le docteur avec eux, mais surtout ne pas se froisser de leur familiarité ou de leur désinvolture ; être humain, charitable, être toujours gai (...). Donnez-leur vos soins médicaux avec patience, guérissez-les : ils auront une haute idée de notre science, de notre bonté, de notre France (...). Aimez-les, faites-leur sentir que vous les aimez ; à leur tour ils vous aimeront. »
De confession protestante et peut-être moins animé d'esprit charitable que le Père, Hérisson faisait des Touareg un portrait peu flatteur : « Le Hoggar est fanfaron, vantard et mendiant (...). Le bienfaiteur n'inspire pas le respect (...) on ne respecte que la force. Il est donc utile de faire le bien en faisant sentir sa force. »
Le couronnement de la carrière de saharien de Robert Hérisson eut lieu dans les derniers temps de son séjour au Hoggar. En 1910, pour accompagner le commandant Colonna de Leca, qui devait rejoindre le cercle de Zinder, Hérisson prit le commandement d'une escorte qui atteignit le Soudan et traversa le Ténéré, le Tanesrouft, au rythme infernal de 10 heures de marche et 2 heures de repos, rythme maintenu jusqu'à Hérouane.
En 1911, Robert Hérisson est affecté en Algérie où il sert à Oran, Sebdon, Mostaganem et El Aricha.
Le 7 février 1912, il est à Casablanca au Maroc et sa conduite au combat de Touidjine lui vaut une citation à l'ordre du jour. Le 21 février 1913, il est nommé adjoint au directeur du service de santé du Maroc.
En 1914, il est appelé sur le font français comme chef de l'ambulance 9/2 de la 1re division du 1er corps d'armée (Franchet d'Esperey), puis au 120e régiment d'infanterie aux Éparges, à la tranchée de Calonne et à Perthes les Hurlus (village aujourd'hui disparu).
Rappelé au Maroc en mars 1916 par Lyautey, il est médecin-chef du groupe sanitaire mobile de Marrakech puis de la harka de Si Médani El Glaoui, qu'il sauve de la destruction le 10 novembre alors qu'elle était tombée dans un guet-apens. Fin 1918, Hérisson est aux côtés du pacha Médani El Glaoui. Il sert à la fois de chef d'état-major et d'interprète (il part couramment l'arabe et le chleuh), tout en donnant ses soins aux blessés et aux malades des régions traversées.
Le 15 novembre 1919, il obtient d'être muté aux troupes coloniales et de servir en Indochine.
Après un passage au 4e régiment d'infanterie coloniale à Toulon en 1920, il est affecté au 4e régiment d'artillerie coloniale à Saigon. Le 17 février 1922, il est nommé médecin-chef du Cap Saint-Jacques.
En janvier 1925, il est affecté au 21e régiment d'infanterie coloniale à Paris et il obtient de faire un stage d'ORL au Val-de-Grâce.
Le 15 juillet 1926, il fait valoir ses droits à la retraite et se retire à Saigon.
Installé à Saigon comme médecin civil, il exerce la médecine d'octobre 1926 à juillet 1933. Il est conseiller municipal, vice-président de l'association des anciens combattants de Cochinchine et du syndicat des médecins civils.
Robert Hérisson rentre en France en 1933, très malade. Mais, bien rétabli, il retourne en Indochine en décembre 1938 et s'établit à Nha Trang où il côtoie Alexandre Yersin. Il subit l'occupation japonaise. Sa villa est pillée trois fois.
Il est arrêté le 22 août 1945, interné dans un camp, obligé de coucher par terre, sans même un matelas. Il y reste jusqu'en mars 1946. Sa plantation de caféiers à Darlac, à 100 km de Nha Trang, a été complètement détruite par les Japonais.
De Yersin, Hérisson écrivit :

> « Vétu de kaki, on eut pu le prendre pour un vieux planteur retraité mais son visage était tellement expressif, réfléchi, empli de bonté, que l'on percevait la lumière de cette claire intelligence. Ses yeux surtout étaient admirables, ils avaient la limpidité et la profondeur de l'eau par temps calme, en plein océan. Je ne pouvais m'empêcher, quand j'étais près de lui, de le comparer à Charles de Foucauld. Comme lui, il était d'apparence chétive, mais d'une énergie et d'une

endurance extraordinaires. Ils étaient l'un et l'autre timides et résolus. Ils avaient été des explorateurs incomparables. Au Maroc, déguisé en juif, le Père de Foucauld voyageait à pied, derrière un chameau, et Yersin avait traversé les pays Moïs, les forêts vierges, sans escorte, seul à pied. C'étaient deux ascètes, deux ermites. Ils sortaient l'un et l'autre de leur retraite au coucher du soleil, admirant la nature, les regards perdus dans les horizons lointains. Ils se faisaient humbles avec les humbles.

Je me félicite d'avoir pu, au cours de ma vie, approcher par l'effet du hasard deux Français d'un si haut et si rare mérite. Ils ont préféré les œuvres aux honneurs, ils ont cherché l'ombre propice à la méditation et la solitude studieuse. Et c'est en perdant leur vie qu'ils l'ont sauvée de l'oubli. »

En 1952, Robert Hérisson quitta Nha Trang où il avait tout perdu, pour prendre une retraite définitive à Nice (Alpes-Maritimes). Il y décède en avril 1973.